

Comment Hitler a sauvé Mantes

Par le docteur Paul ROUSSEL (président des « Amis du Mantois »)

La plupart d'entre vous, je le sais, ont assisté à la bataille de la Seine et se demandent à quelle devinette je les convie.

Devinette, il est vrai, car nous savons tous que jamais Hitler ne s'est intéressé personnellement à Mantes et n'a songé à sauver notre ville. Il n'en est pas moins vrai, cependant, que Mantes doit à des erreurs psychologiques et stratégiques du Führer de n'avoir pas été totalement détruite, ainsi qu'il ressort de plusieurs publications récentes, dont je voudrais vous entretenir.

1. « *Invasion 1944* », le meilleur volume, il a pour auteur le chef d'État-Major de Rommel, le Général-lieutenant D^r Hans Speidel
2. « *La Guerre sans haine* », carnets du Maréchal Rommel, présentés en deux gros volumes, par Liddel-Hart.
3. « *Les Mémoires de Winston Churchill* ». En cours de publication dans « Le Figaro ».

Je ne cite que les publications les plus importantes, celles dont je me suis surtout inspiré.

Transportons-nous en 1944. La défense du secteur Ouest – d'environ 2 000 kms – était assurée par le groupe d'armées B, commandé par le Maréchal Rommel, dont l'état-major était installé au château de La Roche-Guyon. Il y a, dans le volume de Hans Speidel, quelques pages charmantes sur cette demeure.

« Le poste de commandement du groupe d'armées B avait été aménagé près du front dans le château de la Roche-Guyon... Le château des Ducs de La Rochefoucauld était une demeure princière normande dont les origines remontaient à l'an 1000; sa façade postérieure donnait contre les rochers. Les ruines du château-fort, avec son donjon visible de loin, couronnaient pittoresquement la colline. Seul, le petit état-major de combat avait été cantonné dans le château, car le maréchal ne l'avait pas fait évacuer et y avait laissé la famille des ducs.

Cette communication, proposée sous ce format par le site *Mantes histoire*, fut initialement publiée sous cette référence:

ROUSSEL (Paul), *Comment Hitler a sauvé Mantes*. Le Mantois 4 — 1953 (nouvelle série) : Bulletin de la Société « Les Amis du Mantois ». Mantes-la-Jolie, Imprimerie Mantaïse, p. 18-21.

« Le Maréchal habitait un appartement modeste de plain-pied, avec une terrasse garnie de rosiers. Son cabinet de travail, très décoratif, d'un beau style, orné de splendides Gobelins et d'un bureau Renaissance incrusté, sur lequel Louvois avait signé, en 1685, la Révocation de l'Édit de Nantes, respirait la vieille culture française lorsque, après le début de l'invasion, les attaques aériennes adverses s'intensifièrent. Rommel, d'accord avec le duc, prescrivit de cacher et de conserver ces trésors artistiques dans la chapelle, sous les rochers. Ils y sont restés intacts.

« L'État-Major d'armées ne comprenait qu'un petit État-Major de travail. Il était constitué par le chef de l'État-Major, generalleutenant D^r Hans Speidel et plusieurs adjoints...

« Quant à l'officier de contrôle national-socialiste, le Groupe d'Armées, contrairement aux ordres, n'en possédait pas dans l'État-Major. Ce fait fut plus tard reproché au chef de l'État-Major général au cours des interrogatoires par la Gestapo. Quand il eut assumé le commandement en août 1944, le general-feldmarshall Model introduisit immédiatement cet organe de surveillance politique. »

L'emploi du temps journalier du maréchal dans les « semaines tranquilles » qui précédèrent l'invasion, fut rempli par un travail acharné. Il se rendait presque chaque jour auprès des troupes, sans grande escorte, accompagné, le plus souvent, par son seul officier d'ordonnance le capitaine Lang, fréquemment aussi par le vice-amiral Ruge; celui-ci, personnalité chevaleresque et de haute culture, jouissait de sa confiance particulière. À son retour, commençaient les conférences qui duraient jusqu'au simple repas du soir, dont le menu était le même que celui du personnel subalterne. Il faisait ensuite une promenade, souvent accompagné du chef d'état-major et de l'amiral, dans le parc romantique du château. Sous les deux puissants cèdres, il aimait à jouir du paisible spectacle de la vallée de la Seine et du ciel occidental. Après d'autres conférences, il se mettait au lit de bonne heure.

Au cours de ses visites au front, il expliquait la situation et ses projets aux officiers et aux hommes. Il excellait à tenir un juste milieu entre la louange et le blâme. Il attachait une importance particulière à la conduite des troupes vis-à-vis des habitants. Il insista à plusieurs reprises sur les lois d'Humanité qui devaient être respectées, en temps de guerre comme en temps de paix. Il prescrivit le strict respect du droit des gens. Il manifesta un esprit chevaleresque qui était souvent absent à notre époque et était considéré comme de la faiblesse, étant donné la mentalité de Hitler.

I. — Répartition des troupes en avril 1944

Il n'est pas douteux que les Allemands ont ignoré jusqu'à la dernière minute le lieu du débarquement.

L'hypothèse la plus couramment adoptée était celle de l'estuaire de la Seine et des côtes du pays de Caux et de la Somme. Cette zone, défendue par la XV^e armée allemande, avait l'avantage de se trouver à proximité des côtes anglaises et retenait tout particulièrement l'attention de Rommel et de Hitler.

Plus au Sud, la côte normande, rocheuse, d'un accès plus difficile, paraissait moins menacée et se prêtait moins, en apparence, aux manœuvres stratégiques. Elle était défendue par la VII^e armée, flanquée sur sa gauche par le XXV^e corps d'armée allemand qui occupait la Bretagne.

Un point important est celui du désordre véritablement anarchique qui régnait dans l'armée allemande de l'Ouest.

Le groupe d'armées B, chargé d'un secteur défensif de 2 000 kms, ne pouvait lui-même intervenir en matière de fortifications. Commandé par le Maréchal Rommel, il était sous les ordres supérieurs du Maréchal Von Rundstadt, qui commandait également le groupe d'armées G, de la Loire aux Pyrénées et aux Alpes.

De même le groupe de la marine Ouest recevait directement ses ordres du commandant en chef de la Marine; et la flotte aérienne III les recevait de Goering. Toutes ces formations s'ignoraient et travaillaient pour leur propre compte.

Même désordre en ce qui concerne les commandants militaires du Nord de la France, de la Belgique et des Pays-Bas, tous rattachés au Commandant en chef de l'Ouest, sauf pour les questions administratives et stratégiques qui dépendaient spécialement du Commandant en chef de la Wehrmacht.

L'Organisation Todt travaillait, de son côté, suivant ses conceptions personnelles, sans se préoccuper des besoins des armées.

Enfin, les hauts fonctionnaires S.S. et les chefs de la police exerçaient le pouvoir exécutif dans les territoires occupés et recevaient secrètement leurs ordres de Himmler.

II. — Stratégie et tactique

Le Major Hans Speidel s'étend longuement sur les conséquences désastreuses et les détails de cette anarchie.

Le point le plus intéressant est celui qui oppose Rommel et Hitler sur le plan militaire. Rommel préconisait l'édification de lignes de résistance à l'intérieur de la France et le groupement de réserves blindées importantes à l'arrière du front, au voisinage des secteurs côtiers. Cette conception était partagée par Von Rundstadt et le général Guderian, inspecteur des troupes blindées. Elle permettait une intervention immédiate, et peut-être décisive, dès les trois premiers jours de la crise du débarquement.

Le point de vue de Hitler s'opposait totalement à cette conception.

Lors d'un discours prononcé le 20 mars 1944 devant les commandants en chef des trois services armés, sur le front de l'Ouest, Hitler avait lui-même exposé ses vues sur le rôle incombant au théâtre d'opérations occidental. Il avait dit en particulier :

«...Pour l'ennemi, l'essentiel est de s'emparer d'un port permettant de procéder à un débarquement de grand style. Cette circonstance fait particulièrement ressortir l'importance des ports de la côte Ouest. En conséquence, j'ai ordonné que ces ports soient transformés en places fortes. Seul le commandant de place aura la responsabilité de l'entraînement et des opérations des trois armes. Son objectif doit être de ne rien négliger pour rendre la forteresse inexpugnable. Il est personnellement responsable de la défense de la place jusqu'à la dernière cartouche, jusqu'à la dernière boîte de conserves, c'est-à-dire jusqu'au moment où la dernière possibilité défensive aura été épuisée.

«...En aucun cas, nous ne devons tolérer que le débarquement allié dure plus de quelques jours, sinon quelques heures. L'exemple de Dieppe doit nous servir de modèle ».

«...Rommel avait lui-même demandé l'envoi en France de six à huit divisions de Panzers et de cinq à sept divisions motorisées qui, groupées aux environs de Paris, constitueraient une réserve d'opérations¹. Le 17 mai, Pendant un long entretien avec Rommel à La Roche-Guyon au sujet des divergences qui opposaient les généraux provenant du front de l'Est à ceux qui avaient bénéficié de l'expérience africaine, nous nous promenions dans le parc du quartier général. Rommel me dit sensiblement ce qui suit :

« — Nos amis venus du front de l'Est ne se rendent nullement compte de ce qui les attend ici. Il ne s'agit plus de briser l'assaut des hordes fanatiques, lancées en vagues compactes à l'assaut de nos lignes, sans égards pour les pertes et sans recours au soutien d'armes tactiques. Ici, nous devons faire face à un

¹ Général Speidel: « Invasion 44 ».

adversaire qui applique toute son intelligence naturelle à bien employer une infinité de ressources d'ordre technique, qui ne recule devant aucune dépense de matériel, et dont chaque opération se déroule comme si elle avait été précédée d'exercices répétés. La fougue et la ténacité ne suffisent plus pour faire un soldat. Bayerlein! Il faut qu'il ait assez d'intelligence pour pouvoir tirer le meilleur parti de ses outils de combat. Et c'est précisément ce que nos adversaires savent faire; nous l'avons constaté en Afrique.»

Le 6 juin, à 5 h. 30, commença comme un coup de tonnerre le bombardement de la côte du Calvados. Les décisions du Führer étaient formelles: défensive rigide sur les côtes; rejeter l'adversaire à la mer, au cours de la « bataille côtière ».

Après le succès du débarquement allié, Rommel ne voyait plus aucun moyen de parer aux intentions stratégiques de l'ennemi; il envisageait les possibilités suivantes: « Débarquement ennemi entre la Seine et la Loire; contre-offensive; repli sur la ligne de la Seine, qui serait tenue; attaque au Sud de la Seine, lancée de l'Est et du Sud, en vue de l'anéantissement de l'ennemi débarqué.

« En cas de succès de l'invasion, on lâcherait le Midi de la France, il faudrait alors défendre la ligne Seine-Yonne-Canal de Bourgogne, et concentrer un groupe d'opérations dans la zone Troyes-Dijon-Langres-Saint-Dizier. »

Le 15 juillet, Rommel écrivait au Führer: « Le déroulement des combats a démontré que, étant donné la puissance des matériels adverses, la troupe la plus brave ne peut être que déchiquetée. »

« La troupe combat partout héroïquement, mais cette lutte inégale approche de sa fin. »

Le 17 juillet, le Maréchal était grièvement blessé par trois avions anglais au voisinage de Vimoutiers et l'armée était privée d'un de ses meilleurs chefs.

Il devait être remplacé par Von Kluge, amené lui-même à se suicider le 18 août suivant, comme Rommel devait mourir sur l'ordre du Führer, le 14 octobre.

III. — Développement des opérations

Il devint vite évident, au bout de quelques jours, que le débarquement avait réussi et que le front allemand n'allait pas tarder à s'effondrer.

Après la prise de Cherbourg, l'anéantissement de quatre divisions et la percée de Saint-Lô, les contre-offensives allemandes ordonnées par Hitler

aboutirent à un échec total. L'armée Patton s'engouffra le long des côtes du Cotentin et s'empara sans difficulté d'Avranches, très faiblement occupée.

Peu après, elle verrouillait en Bretagne le XXV^e Corps d'armée, rendu inutilisable, et enveloppait dans la poche de Falaise la VII^e armée et la V^e armée blindée, soit un total de deux commandants en chef d'armée, neuf divisions d'infanterie et cinq divisions blindées. Par un véritable miracle, une partie de ces troupes parvint à s'échapper vers Rouen, mais au prix de pertes énormes, en hommes et en matériel: sur six divisions blindées, c'est à peine si 100 chars revinrent.

La ligne de la Seine elle-même ne put être tenue et la 1^{re} armée américaine atteignait Mantes, le 19 août et traversait la Seine le 20 août. Hans Speidel estime que le haut commandement américain « n'exploita pas ce succès. Une poussée le long de la rive, au Nord de la Seine, l'aurait certainement mis à même d'isoler la masse du groupe d'armées B et de l'anéantir. C'est à cette carence que les forces allemandes durent leur salut. »

Conclusion

Ce qui fut et ce qui aurait pu être

Je m'en tiens là sur la bataille de Normandie et ce n'est pas ici le lieu de m'étendre sur la bataille de la Seine et de Mantes.

Il faut bien avouer que les rives de la Seine n'étaient que très faiblement défendues et que les Allemands manquaient d'artillerie lourde. Faute d'essence, les tanks succombèrent dans la plaine de Drocourt tandis que l'infanterie était écrasée à Guitrancourt, à Drocourt, aux environs de Fontenay-Saint-Père et dans les forêts de la rive droite.

Bataille parfois ardente, sans doute, mais relativement restreinte. Et cependant, vous êtes-vous demandé parfois ce qui aurait pu être, si l'entêtement du « Caporal bohémien » n'avait pas exigé le sacrifice de ses troupes sur les rives du Calvados et englouti ses meilleures divisions dans la chaudière de Falaise ?

Ainsi que le remarque Speidel, le chef de guerre – « Adolf Hitler » – avait une mentalité continentale. Il restait empêtré dans les réminiscences de la guerre de position de 1914. Il aurait fallu évacuer la France au Sud de la Seine et organiser sur la rive Nord de solides positions de repli et de défense. Hitler se refusa, au contraire, à tout compromis et immobilisa 200 000 hommes dans ses inutiles forteresses. « Quant à la défensive, il fal-

lut la mener sans une puissance de feu suffisante, sans le concours des autres parties de la Wehrmacht; ce fut une vraie guerre de mendiants ».

On évalue à un demi-million d'hommes le total des pertes allemandes de la campagne de l'Ouest, en 1944, alors que celle de 1940 avait coûté environ 40 000 morts.

Et je pose de nouveau, maintenant, la question à laquelle je faisais allusion plus haut. Quelle aurait été pour nous l'issue de la campagne de France, si les rives de la Seine avaient été solidement tenues par un million d'hommes, animés par «Un courage glacial qui lui permette de tenir dans le malheur»? (Von Seeckt).

La victoire des alliés était certaine, je n'en doute pas, mais ne pensez-vous pas avec moi que Mantes aurait été totalement détruite dans la grande bataille stratégique préparée de longue date! La réponse à ma devinette n'est-elle pas évidente: c'est bien à Hitler, à son entêtement, à son orgueil et à son ignorance, que Mantes-la-Jolie doit son salut, ainsi que toutes nos voisines des rives de la Seine.